

Fils  
cherche  
père,  
si affinités

Du même auteur

*Dernier appel pour l'embarquement*, Libre Expression,  
2017.

*Tout mon temps pour toi*, Libre Expression, 2016.

*Journal d'un disparu*, Libre Expression, 2015.

Devant mes yeux défilent les étagères qui constituent mon décor. Je me traîne les pieds sur les tapis usés de l'établissement dans le silence le plus complet, puisqu'on nous y oblige. En marchant, je laisse mes doigts glisser le long des bouquins. S'il en manque un seul, je reviens au tout début de la rangée et je recommence. L'odeur des pages usées et jaunies par le temps m'est devenue usuelle avec les années. Un à un, pour la centième fois au moins, je retire chaque livre qui orne les tablettes de la Grande Bibliothèque pour le replacer exactement au même endroit, puisque je sais très bien qu'il se trouve là où il doit être ; classé par auteur, dans l'ordre alphabétique. À moins qu'un client l'ait retiré de son espace pour le remettre n'importe où, ce qui m'énerve au plus haut point. Avant de le déposer, je relis le résumé de l'histoire en ne souhaitant qu'une chose : y reconnaître la mienne.

Je me plais à croire que ce que je cherche se cache entre ces quatre murs beiges. Je persiste et je reste ici, comme si j'espérais y découvrir la

réponse à toutes mes questions. Autour de moi, des gens me regardent du coin de l'œil. Ils se sont habitués à ma présence et à mes gestes répétitifs. Ils ne s'interrogent plus à mon sujet, maintenant. Tout le monde croit que je travaille ici par passion pour la littérature, ce qui est complètement faux. Sinon le sexe de l'auteur m'importerait peu. Mais les livres qui attirent mon attention ont tous été écrits de la main d'un homme. Mon patron ne se demande même plus pourquoi je reste si tard le soir, sans être payé pour mes heures supplémentaires. Il pense que c'est simplement parce que j'aime cet emploi. Ce n'est pourtant pas ce qui m'a poussé à accepter ce poste à la bibliothèque alors que j'avais à peine seize ans. Je n'ai jamais rêvé de passer ma vie à classer des bouquins. J'ai bien d'autres ambitions, d'autres passions.

Mais quelque chose me retient prisonnier de cet endroit et m'empêche d'avancer. Au fond de moi, j'ai l'impression de me rapprocher chaque jour de quelque chose que je ne connais pas. C'en est aliénant.

Cela va faire deux ans qu'on m'a offert ce boulot. Ça allait de soi, puisque je vagabonde en ces lieux depuis ma plus tendre enfance. Aujourd'hui, j'en possède les clés. Je connais les auteurs et les titres de leurs ouvrages respectifs par cœur, ce qui est tout de même pratique quand vient le temps de répondre aux demandes de certains clients qui ont la fâcheuse manie de mélanger les histoires et leurs écrivains. En partageant mes connaissances,

je les remets sur le droit chemin. Je les conseille et leur fais découvrir de petites merveilles de livres qui dorment sur les tablettes. Moi, je poursuis mes recherches en secret. Qu'est-ce que j'espère trouver ? Je ne le sais pas précisément. L'objet de mes suppositions doit avoir environ quarante ans, j'imagine. Tout ce qu'on m'a dit, c'est qu'il me ressemble un peu. Que les traits émaciés de son visage s'apparentent aux miens. Qu'on a le même sourire ! C'est tout ce qu'on a pu me donner comme détails. Était-ce seulement pour me rassurer ou pour me faire taire ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Je sais aussi qu'il est écrivain. Voilà pourquoi, depuis tout ce temps, j'arpente les rayons de la Grande Bibliothèque dans l'espoir de l'apercevoir...

Mon père.

J'espère encore qu'un jour je lirai le résumé d'une œuvre et comprendrai tout de suite. Je saurai soudainement pourquoi il m'a abandonné le jour de ma naissance. Ce n'est pas pour lui faire des reproches que je veux le revoir. Je veux seulement qu'il sache que j'existe. Que j'ai réussi à devenir quelqu'un sans son aide ! En attendant, je passe le plus clair de mon temps ici, à aider les clients qui semblent apprécier mon travail méticuleux et mes recherches approfondies, qui me permettent de les diriger vers la bonne section, la bonne étagère. Je connais bien leurs goûts maintenant. Je sais que M. Demers aime les histoires d'horreur, alors que sa femme préfère celles qui finissent bien. Même si celles-ci sont moins mon genre, j'en ai à suggérer ! La mienne est incomplète, et elle le demeurera tant et aussi longtemps que je n'aurai pas trouvé celui qui m'a donné la vie.

Si au moins j'avais connu ma mère, j'en saurais plus. Tout ce que je sais, c'est qu'ils se sont

rencontrés à Montréal. Je n'ai aucune idée de ce à quoi elle ressemble. Ma seule conviction la concernant, c'est que j'ai été dans sa vie durant neuf mois.

Le reste de mon histoire m'est inconnu. C'est comme si je lisais un roman pendant neuf longs mois et qu'au bout de ce temps je me rendais compte que l'auteur a oublié d'en écrire un passage. Comme si l'on avait arraché les premières pages de celui-ci. C'est un peu comme cela que je perçois ma vie. Sans aucun repère pour m'aider à terminer ce foutu roman qui raconte mon arrivée sur terre.

Le nom que je porte ne m'aide pas non plus. Aujourd'hui, je m'appelle Antoine Blanchard. C'est le dernier nom de famille que j'ai reçu. Auparavant, j'ai été Antoine Chagnon, Lemay, Dion, Tremblay et Marquis. Je suis né à Montréal le 11 mai 2000. J'ai par la suite été trifluvien, saguenéen et beauceron, pour finalement aboutir dans un appartement de la rue Rachel, ici, à Montréal. J'y ai passé onze ans, jour pour jour. Mon départ du nid familial a eu lieu le matin de mes dix-huit ans. Pour une fois, c'était un départ volontaire. Pourquoi onze ans, jour pour jour? Tout était calculé et prévu. En numérologie, le nombre 11 est maître. Il a des possibilités infinies. Il est symbole de changement, d'idéalisme, de volonté et de courage. C'est aussi le symbole de la tension et de la contradiction. Ce sont tous des qualificatifs qui représentent la personne que je suis, et celle que j'aspire à être.

Enfant, on m'a promené de famille d'accueil en famille d'accueil. J'ai eu des frères, des sœurs, des cousins et des cousines par dizaines. Je ne pourrais même pas tous les nommer. Afin de me protéger, j'ai fait attention de ne pas trop m'y attacher puisque j'ai très vite compris que ces êtres humains ne seraient que de passage dans ma vie, qu'ils m'étaient temporaires. Chaque fois, on nous a séparés avant que j'aie pu leur dire au revoir. Je me levais le matin et on m'attendait dans la voiture pour me retourner à l'usine de fabrication d'enfants. C'est comme cela que je percevais le centre jeunesse qui m'a hébergé entre mes nombreux déménagements. Sans avoir trop de peine, je remettais mes vêtements dans un sac et je rentrais au bercail. Je savais que j'allais y passer les semaines suivantes, avant qu'une autre famille me remarque dans le grand catalogue à enfants et me choisisse pour me ramener à son domicile sans même qu'on me dise où on m'emmenait. J'ai appris tout cela un peu plus tard, en prenant connaissance de mon dossier ; mon cerveau avait voulu oublier ces bribes de mon enfance dispersée.

S'ils ne me gardaient jamais plus que quelques mois, ce n'était pas pour mal faire. Ces parents n'avaient qu'une minuscule photo et une courte description pour arrêter leur choix sur l'enfant qu'ils devaient s'imaginer être le leur. Ce descriptif camouflait tous les défauts de fabrication, évidemment. Il ne laissait paraître aucun trait



de ma personnalité dysfonctionnelle. Il survolait l'ensemble de l'œuvre complexe que j'étais.

Jusqu'au matin de mes sept ans, le 11 mai 2007. Ce jour où ceux qui allaient devenir mes vrais parents adoptifs sont venus me chercher. Pour moi, ce n'était pas un cadeau d'anniversaire, puisque je pensais qu'ils allaient me garder un certain temps et me renvoyer à l'entrepôt, encore une fois... Je ne sais pas pourquoi, mais eux, ils ont vu en moi quelque chose que les autres n'avaient pas su voir.

Maryse est enseignante dans une école primaire. Pierre, lui, est dessinateur industriel. Il passe de longues journées dans son bureau, devant ses plans et ses maquettes. Il est absolument interdit à quiconque de l'y déranger. C'est un homme cartésien et réfléchi. Ensemble, ils ont su composer avec mes nombreuses particularités. Grâce à eux, je n'ai jamais remis les pieds à l'entrepôt d'enfants. Les vagues souvenirs de cet endroit, je les ai chassés de ma mémoire.

Tout ce que je me rappelle, c'est à quel point j'étais un enfant perturbé. Mais je n'ai fait de mal à personne d'autre qu'à moi. Les marques sur ma peau en témoignent. Aujourd'hui, tout cela est derrière moi. Je m'estime chanceux. Je suis reconnaissant envers Maryse et Pierre, qui ont su tolérer mes écarts de conduite et mes comportements douteux. Ils ont eu de la compassion envers moi et le fait que je n'ai jamais connu mes vrais parents. Eux, ils ont compris le vide que cela avait créé en moi... et ils ont tenté de le combler. Voilà

pourquoi je leur ai toujours caché que j'étais à la recherche de mes origines.

Si un jour je retrouve ceux qui m'ont propulsé sur cette terre, je ne pourrai pas oublier que Maryse et Pierre m'ont sauvé et qu'ils m'ont aimé comme si j'étais leur enfant, même si je n'ai jamais réussi à les appeler autrement que par leurs prénoms.

Très jeune, on m'a diagnostiqué le syndrome d'Asperger. Il fallait bien mettre un terme scientifique sur mon besoin constant de perfection et mes troubles obsessionnels. En revanche, j'ai toujours eu des aptitudes sociales développées, ce qui a fait mentir le diagnostic. Je me suis tout de même isolé pour donner raison aux spécialistes et me montrer coopératif dans leur processus. Avant Maryse et Pierre, j'ai trop souvent vécu ce que cela faisait de contredire un adulte et de provoquer sa colère. Avec eux, c'était tout à coup différent. Dès la première balade en voiture, je me suis senti en sécurité. Ils étaient souriants et visiblement heureux que je fasse désormais partie de leur existence. Pour eux, il était clair que c'était pour la vie, alors qu'en moi flottait constamment cette crainte d'être renvoyé là d'où je venais.

Ce matin-là, en sortant du centre jeunesse, ils m'ont emmené au magasin pour m'offrir un cadeau d'anniversaire qui se voulait aussi un cadeau de bienvenue dans ce qui allait devenir

ma nouvelle maison. Lorsque les grandes portes du commerce se sont ouvertes, je me suis figé sur le tapis de l'entrée, juste à côté du comptoir photo.

Je me rappelle à quel point j'étais fasciné par l'immensité de l'endroit.

Ne sachant trop comment réagir pour ne pas me bousculer, Maryse et Pierre sont restés immobiles durant de longues minutes à me regarder. Une bonne centaine de clients ont dû franchir les portes du magasin pendant ce temps. Tout le monde devait nous contourner pour pouvoir entrer, ce qu'ils faisaient en nous dévisageant. Pierre leur indiquait de poursuivre leur route en leur disant qu'il n'y avait rien à voir. Alors que je m'attendais à ce qu'ils m'agrippent tous les deux par un bras pour me traîner de force là où je n'avais pas envie d'aller, eux, ils m'ont laissé faire. Nous ne sommes pas entrés ce matin-là. On est repartis à la maison. Celle que je m'apprêtais à découvrir.

Nous y sommes retournés chaque jour pendant la semaine qui a suivi. Chaque fois, c'était le même scénario. Je m'immobilisais sur le tapis de l'entrée où il était écrit *Walmart* en grosses lettres jaunes. Jusqu'au jour où j'ai fait quelques pas de plus, pour finalement me rendre à l'intérieur du comptoir photo. J'étais fasciné par les clichés de vacances et les portraits de fausses familles suspendus au mur, au-dessus des présentoirs. Je savais que c'était orchestré de toutes pièces puisque, pour moi, c'était impossible d'être aussi heureux

en famille. Je n'avais jamais rien vécu de tel. Les enfants portant une petite chemise parfaitement repassée qui courent sur une plage déserte, tout sourire, cela n'existait pas en vrai...

Ce qui me fascinait, c'était la possibilité d'arrêter le temps et d'immortaliser des bouts d'une vie sur pellicule. En découvrant mon intérêt pour le comptoir de photographie, Maryse et Pierre m'ont offert mon premier appareil. Cette passion ne m'a jamais quitté, mais elle a évolué. Je suis passé du Kodak à l'effigie des Tortues Ninja au Canon professionnel que j'ai reçu pour mes dix-huit ans. J'ai des centaines d'albums photos de moments que j'ai capturés à travers ma lentille, comme pour fixer les instants de bien-être. Ceux que je capte quand plus rien ne me dérange.

Ce jour-là, au comptoir photo, j'ai trouvé ce qu'il fallait pour créer en moi un sentiment de sérénité. Ce calme que ceux qui m'ont diagnostiqué le syndrome d'Asperger me prescrivent.

J'ai grandi avec Maryse et Pierre, sans faire de vagues, pour qu'on me laisse en paix. J'en avais assez de déménager et de me sentir bousculé constamment. J'ai cessé les caprices et l'apitoiement causés par le fait qu'on m'avait abandonné à la naissance et que je n'avais jamais connu mes parents.

L'atteinte imminente de l'âge adulte m'a plongé dans une période de bouleversements intenses. Alors que j'aurais dû être content de pouvoir enfin faire ce que je voulais sans être dépendant d'une

famille que je n'avais pas choisie, cela m'angoissait. J'ai eu peur de me retrouver seul à nouveau.

Maryse et Pierre ont fait de moi l'homme que je suis devenu, tranquillement, mais sûrement. Même si cela ne les enchantait pas de me voir partir en appartement, ils ont compris qu'ils allaient devoir baisser la garde et me laisser aller. Pour les rassurer, j'ai quand même arrêté mon choix sur un endroit situé non loin de chez eux. De cette façon, ils pourraient continuer à me rendre visite aussi souvent qu'ils en auraient envie. Sauf lorsque je m'absente pour rendre visite à mon intervenant.

Jacques Martel. Je dois le rencontrer chaque semaine. Il fait partie de mon existence depuis onze ans, je m'y suis habitué. En sortant de son bureau, je me rends souvent au parc La Fontaine, où j'observe la vie sous tous ses angles.

J'arrive même à la trouver belle, parfois.

Chaque mois, les abonnés sont conviés à une rencontre d'auteur à la Grande Bibliothèque. Je choisis soigneusement les écrivains invités, en m'assurant que quelque chose nous lie, qu'on a un trait de parenté. Ça m'importe peu de savoir si les gens vont apprécier ces soirées. Je les organise pour moi, en égoïste. Pour répondre à mes questions ou pour confirmer un soupçon. Pendant ces rendez-vous, les auteurs viennent nous parler de leurs livres. Ils nous racontent leur cheminement, bien sûr. Mais surtout, ils nous parlent de ce qui les a conduits à écrire leurs œuvres.

Évidemment, j'ai au préalable dressé une liste de tous les points en commun que nous avons, eux et moi. Les yeux fermés, je les écoute en souhaitant retrouver ce rire qui nous caractériserait, tous les deux. Même si ces rencontres ne m'ont jamais rien appris, je m'efforce de poursuivre dans l'espoir qu'un jour...

Quand vient le temps de la période de questions, on n'entend que moi. « Pourquoi avez-vous choisi

ce titre? » « Quel est votre rapport avec la famille? »  
« Est-ce que vous avez des enfants? » Mes propos peuvent sembler étranges et inappropriés. Mais pour moi, il s'agit de questions existentielles. Si je n'ai pas réussi à apprendre quoi que ce soit de significatif, j'ai tout de même pu mettre de côté quelques-unes de mes suppositions, sans avoir à leur adresser directement la question : « Ne seriez-vous pas mon père? »

Il est déjà 12 h 45. Je devrai quitter la bibliothèque bientôt; je ne peux pas me permettre d'être en retard à mon rendez-vous avec mon intervenant. Je n'ai pas encore fini de ranger le désordre que les visiteurs ont créé sur les tablettes. Devant le comptoir, quelques clients font la file avec chacun deux ou trois bouquins qu'ils veulent emprunter.

— Vous allez l'aimer, celui-là, monsieur Bolduc ! Mais votre carte de membre est échue. Voulez-vous renouveler votre abonnement maintenant?

— S'il te plaît, mon garçon.

Je m'exécute, en me répétant les deux mots qu'il vient de prononcer. « Mon garçon... » J'ai toujours rêvé que mon père m'appelle ainsi en m'administrant deux petites tapes sur l'épaule, en signe de son affection.

À la place, M. Bolduc cogne deux fois sur le comptoir pour me ramener sur terre.

— Antoine, tu es dans la lune !

— Excusez-moi. Voilà, c'est fait...

Il récupère ses livres et rebrousse chemin en soupirant. Je peux paraître lunatique parfois, dans



un monde à part. Mais ce monde, il me plaît. Il me rassure.

Sur mon bureau, les livres s'empilent de plus en plus. J'ai du mal à me rappeler pourquoi je les ai mis de côté. Est-ce parce qu'une de leurs pages a besoin de réparation ou parce que, sur sa photo, l'auteur a sensiblement le même vide que moi au fond des yeux ?

Avant de partir pour rejoindre l'homme qui s'occupe de mon dossier d'être humain instable, je me rends dans le rayon des nouveautés, vers le dernier roman de Didier Bellefeuille. C'est un des plus populaires, ces temps-ci. Si mon calcul est bon, avec ceux qui sont sortis aujourd'hui, il doit n'en rester qu'un exemplaire sur les tablettes. Je le prends et je l'enfouis au fond de mon sac avant de m'en aller. Pas question que je le laisse là. On a trop de points en commun, lui et moi.

À vélo, je file en direction du centre-ville en empruntant les mêmes rues que d'habitude afin de ne pas dévier de ma routine du jeudi. Viscéralement, je suis convaincu que, très bientôt, je comblerai ce vide qui m'habite. À ce moment, je comprendrai la raison pour laquelle on m'a laissé tout seul, à la pouponnière, un certain soir de mai 2000.

Dans l'énervement, j'ai compté seulement treize des quatorze marches qui mènent au deuxième étage de l'édifice où se trouve le bureau de Jacques Martel, mon travailleur social. Sans perdre une seconde, je retourne tout en bas pour recommencer la montée, au pas de course. Quatorze, le compte est bon. Sur le palier, je reprends mon souffle avant de me présenter devant le bureau de Monique, la réceptionniste, qui me fait signe de m'avancer d'un geste courtois.

Jacques s'occupe de mon dossier depuis que je suis tout petit. C'est dans l'ordre des choses : quand un enfant se promène de famille en famille, il est pris en charge par différents intervenants, selon le degré du problème. Ce problème étant l'enfant, bien entendu. Les spécialistes se disent qu'il doit probablement avoir des carences à combler. Pour eux, cela se transforme naturellement en troubles anxieux, en perturbation du sommeil, ou encore en crises de panique. Aucun symptôme qui me caractérise. Du moins, plus maintenant.

Au début, Jacques me répétait sans cesse qu'il était à l'écoute de mes besoins et que tout ce qui lui importait, c'était l'état de ma santé mentale. Je n'en croyais rien. Pour lui, je n'étais qu'un dossier de plus sur la pile qui trônait sur son bureau, un éternel casse-tête. Puis j'ai appris à l'apprivoiser. Il y a longtemps que je ne m'obstine plus avec lui. Cela ne m'apportait que des ennuis. J'ai choisi de collaborer, ce qui m'a permis d'obtenir de bonnes notes à mon dossier et a rendu les visites beaucoup plus agréables.

Avant de rejoindre Monique, je rabaisse les manches de mon chandail d'un geste vif, pour camoufler les stigmates qui tatouent mon avant-bras. Même si bien des gens sont au courant de cette période difficile de ma vie, je m'efforce généralement de les cacher. Je n'assume pas ce que je me suis fait subir alors que j'avais presque sept ans et que l'envie profonde de quitter ce bas monde m'habitait. Ces marques resteront à tout jamais écrites dans les nombreuses pages de mon dossier, ce qui me dérange moins que celles que j'aperçois chaque fois que je prends ma douche.

— J'ai rendez-vous avec Jacques.

— Bonjour, Antoine !

— Pardon. Bonjour, Monique !

— Tu peux t'asseoir. Il a eu un petit imprévu aujourd'hui, il a un peu de retard. Il n'a pas encore terminé de remplir le dossier de son client précédent. Il devrait être avec toi d'une minute à l'autre.

En regardant ma montre subtilement, je fais semblant que cela ne me dérange pas. Il est 13 h 58, ce qui lui donne deux minutes pour se manifester. Nos rendez-vous sont à 14 heures, comme le nombre de marches qui mènent à son bureau. C'est ma façon à moi de m'en souvenir. Je prends place dans un des fauteuils de la salle d'attente, celui qui se trouve juste à côté de la porte de son bureau. Toujours le même. Lorsqu'il est occupé, je préfère rester debout. De toute façon, Jacques est rarement en retard à nos entretiens. C'est arrivé seulement deux fois dans les onze dernières années. Même si cela me déconcerte, c'est tout de même une bonne moyenne.

À 14 h 04, j'entends la porte de son bureau s'ouvrir. Je me lève d'un bond. Avant même qu'il ait le temps de me demander d'entrer, je me faufile à l'intérieur. En refermant la porte, il chuchote avec un brin d'exaspération dans la voix :

— Entre, Antoine, je t'en prie.

Il n'est pas encore assis à son bureau, derrière la pile de dossiers que j'ai l'habitude de voir, que je lui balance mon excitation en plein visage, sans même respirer.

— Jacques, je crois que j'ai trouvé mon père biologique et je ne pense pas me tromper cette fois-ci. Il est tout ce qu'on m'a décrit. C'est un auteur à succès qui a vécu à Montréal dans les années 1990, avant de déménager à Paris au début des années 2000. Il a entretenu une relation avec une femme

ici pendant quelques années. C'est son amour de jeunesse. Aujourd'hui, il est à sa recherche. Il parle d'elle dans son dernier roman. Je t'en ai apporté un exemplaire.

Sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, j'extirpe de mon sac à dos *Où es-tu ?*, le plus récent ouvrage de Didier Bellefeuille, avant de poursuivre.

— Il sera de passage à Montréal cet automne pour le Salon du livre. Je pourrai enfin le rencontrer. Je te le dis, on a les mêmes yeux, le même sourire, la même mâchoire, les mêmes goûts. Crois-tu vraiment que c'est une coïncidence ?

L'horloge installée au mur de son bureau tue le silence complet qui plane au-dessus de nos têtes. Je peux compter vingt-deux secondes avant qu'il prononce un mot.

— Antoine, es-tu certain que ça va bien ?

— Oui, pourquoi ?

— Depuis quelques semaines, on dirait que l'anxiété et les crises d'angoisse qu'on avait réussi à calmer avec la médication se manifestent à nouveau. Tu prends tes cachets tous les jours ?

— Oui Jacques, dis-je, insulté.

— Alors c'est peut-être le déménagement qui te cause plus de stress que ce que tu es capable de supporter ? J'ai l'impression qu'on régresse...

La séance d'aujourd'hui ne sera pas aussi longue que les autres. En me levant, je regarde mon travailleur social droit dans les yeux.

— Je suis très bien capable de gérer le stress. Toi, serais-tu capable d'avoir un peu de compassion

pour moi? Pourrais-tu être content pour moi, pour une fois?

N'ayant pas vraiment envie d'entendre sa réponse, je tourne le dos et sors de son bureau en claquant la porte. Monique sursaute derrière son comptoir. Il y a longtemps qu'elle n'a pas assisté à un épisode de colère de ma part. Cela ne sera sans doute pas bon pour mon dossier, mais je m'en fous maintenant. Après tout, je suis majeur et vacciné, et je sais exactement ce que je fais.

Sans compter les marches, je redescends vers l'extérieur avec l'immense besoin de prendre une énorme bouffée d'air frais. Cet endroit me rend claustrophobe. Chaque fois que j'y entre, j'en ai pour des heures à m'en remettre. C'est à se demander si ces rencontres m'aident vraiment ou si elles ne servent qu'à me faire revivre des épisodes sombres de mon enfance ratée. Avant de grimper sur mon vélo, je remonte mes manches. Mes yeux s'attardent un instant sur ce qui orne mon avant-bras. Quatre petites lettres qui resteront gravées à jamais et qui représentent tout pour moi: *PAPA*.